

ceinte qui en dépend a dû servir de clôture à un de ces parcs que les Mèdes et les Perses, imitateurs des plus anciens usages, consacraient à la chasse, et auxquels ils avaient donné le nom de *paradis*. Tout ce qu'on a trouvé en place du principal bâtiment donne exclusivement l'idée d'une habitation princière. La décoration, comme celle du palais de Persépolis, en est toute historique et civile. Les emblèmes religieux ne figurent qu'aux entrées, et dans une intention évidemment plus superstitieuse que sacrée. Les pierres du seuil, chargées d'inscriptions sur les deux faces, les idoles de terre cuite qu'on a trouvées enfouies au-devant de toutes les portes, le lion, emblème de la destruction, qu'on rencontre ou enchaîné, ou dompté par une divinité protectrice, sont des signes dans lesquels on ne peut méconnaître l'intention de prévenir des influences funestes. Les traditions historiques ne nous dépeignent pas les Assyriens comme un peuple religieux; si l'on s'en rapportait uniquement aux découvertes de Khorsabad, on serait tenté de reconnaître en eux la passion exclusivement militaire et l'indifférence en matière de dogme, qui distinguèrent les Parthes, maîtres plus tard des mêmes contrées. Cependant, ne nous hâtons pas de conclure d'après des documents incomplets, malgré leur étendue. Il est tout simple qu'un lieu d'habitation porte plutôt l'empreinte de la vie civile que de la vie religieuse. Le *château* de Khorsabad avait d'ailleurs sa *chapelle*. En dehors du grand édifice on a découvert les ruines d'un bâtiment beaucoup plus petit, décoré exclusivement d'emblèmes religieux, et dont la disposition paraît indiquer un temple. On distingue fort clairement la place de l'autel dans la pièce principale, et l'autel lui-même, de forme triangulaire et d'un beau travail, a été retrouvé à une petite distance du sanctuaire qu'il avait jadis occupé.

J'ai déjà dit un mot du système général de la construction et de la décoration; je dois ajouter ici que l'architecte ne paraît pas avoir fait preuve d'une grande régularité dans ses plans, que l'art des distributions n'est pas non plus ce qui brille dans cet ensemble, qu'on n'y a pas trouvé le moindre vestige de colonnes, que les fenêtres manquent absolument, et que, par conséquent, les pièces intérieures n'ont pu recevoir de jour que par le haut, observation qui exclut la supposition de l'existence d'étages supérieurs, soit que les jours aient été ménagés à travers les chevrons, soit qu'il ait existé un système de voûtes et de coupôles. Cette dernière opinion appartient à M. Flandin. Il l'étaie d'un certain nombre d'inductions recueillies par lui sur les lieux, et je dois, comme de raison, lui en laisser la responsabilité.

On s'étonnerait de ne pas rencontrer ici, au milieu des briques crues, qui sont comme l'âme de l'architecture chaldéenne, les briques émaillées dont les anciens nous vantent l'effet, en décrivant les monuments de Babylone, et dont on a retrouvé quelques fragments dans les ruines de cette dernière ville. La moisson en a été beaucoup plus abondante à Khorsabad, et les explorateurs de ce monument n'hésitent pas à admettre l'existence d'une large frise de briques émaillées au-dessus des bas-reliefs dans toutes les salles. Quant au sol, il a été traité avec moins de cérémonie que les parois. Dans le palais, il se compose de terre battue, mêlée de cailloux et d'un peu de chaux. Probablement de riches tapis dissimulaient la pauvreté du pavement. Dans le temple seulement la protection de la chaux employée au mélange est plus considérable, et le tout peut être comparé à la *scagliola* en usage à Venise.

Mais je me hâte d'en venir à la partie la plus importante de cette grande découverte, c'est-à-dire aux bas-reliefs, et ici j'éprouve un assez grand embarras. Comment donner au lecteur une idée exacte de tant de sujets qui se succèdent sans interruption à travers les salles grandes et petites, les passages et les corridors? Aucun système régulier n'a présidé à cette immense décoration: impossible, d'après les scènes représentées, de reconnaître la destination des pièces. Outre le caractère religieux des portes et de ce qui les avoisine, on voit bien qu'on a figuré de préférence à l'extérieur les riches tributs que le roi reçoit de ses sujets directs et des autres peuples asservis à son sceptre. Les architectes du palais de Persépolis ont imité en cela, comme nous tant d'autres rapports, les monuments de l'Assyrie. Au dedans la zone inférieure paraît avoir été consacrée de préférence aux expéditions militaires, et les scènes d'au-dessus rappellent le plus fréquemment les délices et les pompes de la vie royale, fruit des victoires du souverain; mais ces remarques n'ont rien d'absolu. Ce serait donc peine perdue que de conduire pas à pas le lecteur dans le dédale des distributions du palais, et, puisque je n'ai pas le secours des figures, il me semble qu'il sera plus commode et plus instructif de ranger tous les sujets qu'on a découverts, sous diverses rubriques et indépendamment de la place qu'occupe chacun d'eux en particulier.

1. Les figures religieuses, quoique en petit nombre, ainsi que je l'ai dit précédemment, ont une importance capitale. Quelques-unes étaient déjà connues, soit par les pierres gravées chaldéennes, soit par les sculptures de Persépolis; d'autres sont entièrement nouvelles. Dans la première catégorie je rangerai les taureaux ailés à face humaine, gardiens des portes, dans lesquels on a reconnu avec raison le style du *Kuïomoris* des Perses, emblème de la vie divine et de la royauté suprême; puis un dieu à quatre ailes, avec une tête d'aigle ou d'épervier monstrueux surmontée d'une crête, qui rappelle les composés des Égyptiens. Cette figure était déjà connue, ainsi que celle d'Oannès, moitié homme et moitié poisson, divinité primordiale de Babylone. Nous sommes moins familiarisés avec d'autres figures, telles que celle d'un dieu dont la tiare conique est ornée de plusieurs paires de cornes qui se rejoignent par la pointe, et surtout celle d'un géant presque nu, d'un aspect terrible, à la forte chevelure comme celle de Samson, et qui étouffe un lion dans ses bras. Parmi les emblèmes que tiennent les divinités ou les sacrificateurs on remarque principalement: d'abord, un seau, muni d'une

grande anse, qui rappelle les seaux isiaques, pour le lotus et la pomme de pin, symbole qui, comme on sait, joua un rôle prédominant dans la religion phrygienne.

2. Le roi, dans ces sculptures principalement militaires et civiles, joue un rôle plus habituel et plus important que la divinité. A son aspect on reconnaît que la tradition des emblèmes de la royauté n'a pas changé, dans cette partie de l'Orient, depuis au moins deux mille cinq cents ans. Un roi d'Assyrie antérieur à Sardanapale, un roi de Perse du Ve. siècle avant notre ère, Tigraue, contemporain de Pompée, un roi d'Édesse ou d'Arménie du temps des Antonins, un monarque sassanide à l'époque d'Heraclius, enfin un schah de Perse au XIXe. siècle, sont vêtus et coiffés à peu près de la même manière. Le roi d'Assyrie nous offre le type de ce costume dans toute sa pureté et sa magnificence première. Rien n'égale la richesse des étoffes, la recherche des ornemens et des franges. Le Bacchus indien de la sculpture grecque, avec sa longue tunique, son ample manteau, l'arrangement régulier de sa barbe et de sa chevelure, n'est qu'un reflet affaibli de cette grandeur orientale. Joignez-y une tiare en forme de cône tronqué surmonté d'une pointe tout à fait conique, un riche cimenterre dont le fourreau est orné de deux lions rampants, et des sandales d'un tissu précieux; vous aurez alors une idée de cet ensemble véritablement sans égal.

Souvent on voit en face ou à côté du prince un autre personnage du même âge, vêtu presque aussi magnifiquement, et qui n'en diffère que par un peu moins de recherche dans la décoration du cimenterre et l'absence de la tiare conique, remplacée par un bandeau ou diadème, absolument semblable à celui qui fut adopté par les rois grecs comme signe de leur autorité. Ce second personnage paraît jouer le même rôle que le *grand-visir* dans les monarchies musulmanes.

Le roi paraît, soit à pied, soit debout, dans son char de guerre, ordinairement traîné par deux chevaux richement caparaçonnés, qui conduit un aigle placé à côté de lui. Au-dessus de sa tête est étendu un parasol porté par un troisième personnage. La tradition du *parasol*, comme signe de la suprématie politique et religieuse, a passé dans notre Occident; elle existe dans la Rome catholique, et nous l'avons trouvée dernièrement dans les armées de l'empereur du Maroc.

Le roi se montre toujours entouré d'une garde nombreuse, dont les eunuques font une partie essentielle. Nous les retrouverons dans le service intérieur, ce qui est leur place naturelle; mais nous serons surpris quand nous les verrons figurer au premier rang dans les combats. Par là nous serons conduits à modifier l'idée d'une dégradation absolue qui s'attache à ces personnages, et l'eunuque Narsès, conquérant de l'Italie sous Justinien, deviendra plus explicable à nos yeux.

3. Les détails de la guerre sont nombreux et du plus haut intérêt. Nous trouvons les renseignements les plus circonstanciés et les plus explicites sur l'armement des troupes, la castramentation, les machines de guerre et le siège des places. L'usage des chars, qui en Egypte tient lieu de cavalerie, est ici réservé au roi, et, par contre, la cavalerie est formidable. Les guerriers assyriens sont généralement revêtus de cuirasses tressées qui rappellent celles des héros grecs. Leurs casques ont ou l'aigrette des Hellènes, ou la pointe des Mamelouks. L'arc est leur arme principale; ils le tirent à genoux ou debout, protégés par de vastes boucliers ronds que tiennent d'autres soldats, complétant ainsi des groupes qu'Homère semblerait avoir pris pour modèles quand il représente l'archer Teucer s'abritant sous le bouclier d'Ajax. Cet abri ne suffit pas; quelquefois (et ceci a lieu dans le siège des places) les archers se cachent derrière des remparts mobiles qui ressemblent à la tortue des Romains.

Je ne suffirais pas à décrire la variété que présente l'équipement des soldats. La garde du roi se distingue des autres Assyriens par sa longue tunique comme à Persépolis. Les *méliphores* (pour nous servir de l'expression employée par les Grecs en parlant des Perses) portent des sceptres courts, surmontés d'un fruit semblable à la pomme ou à la grenade. Des soldats presque nus, ou revêtus seulement d'une peau de bête, doivent être rangés parmi les auxiliaires; on en retrouve en effet de semblables au nombre des ennemis qui combattent les Assyriens.

Un camp de forme elliptique et entouré d'une palissade crénelée nous montre à l'intérieur, d'un côté, les tentes, les chevaux et toutes les occupations analogues, de l'autre, un *suggestus*, du haut duquel le prêtre ou le roi semble offrir un sacrifice; au-devant de ce *suggestus* sont dressés un autel et deux enseignes surmontées chacune d'un disque, pareilles à celles que portent les soldats dans leurs marches guerrières.

Les flèches et le feu ne suffisent pas à l'attaque des forteresses; on emploie pour les réduire les balistes et les béliers. Ces dernières machines, protégées par de vastes chapes, roulent sur des chaussées artificielles, construites pour franchir les fossés et pour faciliter les approches. Des pontons composés de madriers qu'on rejoint et qu'on cheville fortement ensemble suppléent aux chaussées dans les localités maritimes.

4. On est en effet le siège d'une place située sur la mer qui fournit quelques documents curieux relativement à la *marine* des Assyriennes. Leurs barques, ou celles de leurs auxiliaires, montés par des marins nus, à l'exception de la partie intermédiaire du corps, ont une proue très-relevée ornée de têtes d'animaux et particulièrement de cheval. La représentation de toutes les espèces qui habitent la mer, poissons, tortues, crabes, anguilles ou serpents, etc., caractérise ce tableau et le diversifie.

*A continuer.*